

Le labyrinthe du temps

DU MÊME AUTEUR

Série « Au-delà du vortex »

- 1 - L'ÉTRANGE MONSIEUR JOURDAN
- 2 - LE LABYRINTHE DU TEMPS
- 3 - CELUI QU'ON NE VOYAIT PLUS
- 4 - INFINIMENT PETIT
- 5 - COLIN DES ÎLES
- 6 - L'AUTRE CÔTÉ DU MIROIR
- 7 - TRÉSOR DE GUERRE
- 8 - LE MAÎTRE DES ORAGES

Michaël Barbieri

Au-delà du vortex
Tome 2

LE LABYRINTHE DU TEMPS



© Michaël Barbieri - décembre 2016
Éditions Librius
11, avenue Jean Jaurès - Dijon

ISBN : 978-2-9557662-1-7
Dépôt légal : janvier 2017

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

I

Bourgogne, mai 1974

Serti dans son écrin verdoyant, le village se blottissait au fond d'un vallon cerné de collines arrondies. Des forêts giboyeuses et touffues dégoulinant le long des pentes jusqu'aux barbelés qui entouraient les pâturages. Des bovins charnus, à la couleur crème mouchetée de tâches de boue, y paissaient avec indolence une herbe grasse et fraîche.

Les fleurs des prés piquetaient les vertes étendues de leurs couleurs chatoyantes et variées : coquelicots, bleuets, myosotis, marguerites et pissenlits bariolaient le paysage. Sous l'azur d'un ciel sans nuages, le printemps étalait ses couleurs et le lilas exhalait ses senteurs.

Au sommet de la butte la plus proche, coiffée d'épais remparts et de tours massives, le vieux château veillait sur la vie paisible qui animait doucement le bourg, quelques centaines de mètres plus loin.

Là-bas, sur la place, Madame Durand déployait les parasols sur la terrasse de son bar pour protéger sa clientèle clairsemée des chauds rayons printaniers.

De temps en temps, on entendait tinter la clochette de la boulangerie qui marquait par deux notes répétées chaque entrée et chaque sortie.

Le facteur, qui finissait sa tournée, pédalait de boîte en boîte, parfois épinglé au vol par une vieille bavarde ou un vieux ronchon.

Au long des petites ruelles ombragées, les voisins se saluaient et échangeaient des nouvelles tandis que dans les jardins, on remuait la terre, on semait, on plantait, on profitait des premiers beaux jours pour préparer la récolte potagère de l'été.

A la sortie du village, près du garage de monsieur Masson, le père d'Antoine remontait lentement la rue au volant de sa 2 CV.

Quand il aperçut la mère de Jacques qui marchait sur le bas-côté en poussant son vélo, il se porta avec prudence à sa hauteur pour la héler joyeusement :

« Bonjour ! Comment vas-tu ?

— Bien ! Et toi ? J'imagine que tu n'as aucune idée de l'endroit où nos enfants sont encore en train de traîner.

— Eh, non ! Pas plus que d'habitude !

— Bah... De toute façon, Jacques ne va sûrement pas tarder à rappliquer, c'est bientôt l'heure du repas. »

En réalité, le père d'Antoine se doutait fort bien du lieu où pouvaient se trouver son fils, son ami Jacques ainsi que Colin, leur troisième complice.

Car de tous les parents concernés, il était le seul à avoir percé — bien involontairement — leur secret.

Mais en homme d'honneur, il se faisait un devoir de taire le lieu de leur repaire caché.

S'il lui était aussi facile de rester silencieux, c'était parce qu'il savait qu'il n'y avait pas d'inquiétude à avoir. Là où ils passaient l'essentiel de leur temps libre, les trois garçons ne couraient aucun risque : ils étaient entourés, protégés et choyés. Ils étaient entre de bonnes mains.

Son regard se posa sur le château dont la silhouette impressionnante dominait le paysage.

Comme la plupart du temps, c'était assurément là-bas, derrière ces murailles plusieurs fois centenaires, que s'étaient réfugiés Antoine, Colin et Jacques, l'inséparable trio.



Dans la cour d'honneur, au pied de la façade gothique du corps de logis, deux silhouettes s'agitaient, s'entre-mêlaient, se repoussaient et se projetaient au sol.

La plus grande était celle d'un homme robuste, aux muscles ronds et saillants. L'autre, nettement plus petite, plus fine et plus frêle était celle d'un jeune garçon d'environ quatorze ans.

Colin, en jean et torse nu, le regard farouche sous les longues mèches folles qui le couvraient en partie, faisait face au capitaine Laval, en jean et t-shirt, qui le toisait de son inflexible regard brun-vert.

L'adolescent détaillait ce visage anguleux, avec ses pommettes saillantes sous une chevelure en broussaille : il restait froid et impassible, aussi inerte qu'un masque de cire, figé dans une mine impitoyable.

Cet adversaire aurait fait peur à n'importe qui. Mais pas à Colin qui dansait d'une jambe sur l'autre dans un face à face interminable pendant que l'autre, immobile et les pieds rivés au sol, donnait l'impression d'un bloc de granit.

Après l'avoir patiemment jaugé, le garçon décida soudain de se lancer à l'assaut de ce roc indomptable. Il se jeta en avant en un bond rapide. Ses mains tendues cherchèrent à saisir le cou de l'homme qui évita la prise d'un rapide mouvement de côté. Les doigts de Colin s'agitèrent dans le vide avant qu'il sente une forte pression qui enserrait son poignet.

Alors, tout alla très vite : une autre main vint fermement se caler sous son aisselle, il se sentit soulever du sol et, en un éclair, son corps fit un salto en s'envolant pendant quelques mètres. Il retomba lourdement à plat ventre dans l'herbe parfumée d'un parterre de pelouse.

« Ça ne peut pas marcher, Colin. Tu es trop prévisible ! », dit le capitaine Laval.

Dépité, Colin gardait le nez enfoncé dans la terre. De toutes les prises que Laval tentait de lui apprendre, il ne parvenait à en reproduire aucune.

Gagné par le découragement, il ne parvenait plus à savoir s'il était vraiment incapable ou si son entraîneur était un partenaire trop difficile à battre.

Assis sur un banc de pierre à l'ombre du vieux chêne au tronc tordu, Antoine et Jacques assistaient à l'entraînement depuis le début de la matinée. Et depuis aussi longtemps, ils voyaient leur ami décoller, voler, s'écraser invariablement.

« Il faut reconnaître que tu te prends tôle sur tôle, se moqua gentiment Antoine.

— Ch'est une vraie catachtophe ! », articula difficilement Jacques, qui était en train de se régaler d'un bon sandwich.

Avec un petit sourire amusé, Laval s'approcha de Colin pour l'aider à se relever. Il tendit sa main mais il fut interrompu dans son mouvement par le bruit de la porte d'entrée de la tourelle octogonale.

Une jeune femme blonde sortait du château et s'avancait vers eux. Ce fut comme une apparition. Laval ne parvenait pas à en détacher son regard et il resta comme pétrifié, la main tendue.

Ce court moment de flottement ne pouvait pas échapper à la sagacité de Colin. Motivé par cette trop belle occasion, il exécuta un vif roulé-boulé pour se remettre sur le dos.

Dans la même seconde, se recourbant avec souplesse, il saisit fermement à deux mains le poignet du capitaine et lança ses jambes pour qu'elles s'enroulent autour de son bras. Puis, s'appuyant sur ses épaules, il effectua comme un mouvement de catapulte.

Son énergie décuplée par son désir de revanche, il réussit à le projeter comme une balle dans une fronde. Laval, pour une fois, alla s'affaler à son tour sur un talus.

Colin se redressa comme un ressort et poussa un cri de victoire rauque et sauvage.

« Trop prévisible ? Et celle-là ? Vous l'avez pas vu venir, hein, cap'taine ! », triompha-t-il.

Antoine et Jacques inondèrent la cour de leurs applaudissements réjouis pendant que Colin, un brin cabot, saluait en s'inclinant comme au théâtre.

Derrière lui, Laval se relevait. Il était habituellement beau joueur et, dans d'autres circonstances, il aurait sans doute complimenté son élève pour son coup d'éclat. Au lieu de ça, il affichait un visage renfrogné, un peu vexé de s'être ainsi fait battre par un gamin sous les si beaux yeux de mademoiselle Johansson.

La jeune femme, qui les rejoignait tout juste, applaudit à son tour avec un large sourire.

« Bien joué, Keulin ! », félicita-t-elle avec son ravissant accent.

Solveig Johansson était la nouvelle adjointe du professeur Jourdan. C'était elle qui remplaçait François Milan.

Suédoise, elle correspondait en tous points à l'idée qu'on peut se faire d'une native de son pays.

D'une blondeur étincelante, elle avait des yeux du même bleu que l'eau d'un lac. Sa peau était claire, teintée d'une carnation légèrement rosée. Ses lèvres étaient petites mais charnues et celle du dessus adoptait la forme d'un accent circonflexe. Ses cheveux plats et mi-longs, divisés par une raie au milieu du crâne, étaient retenus

par un serre-tête dont la couleur changeait quotidiennement. Car, coquette et élégante, elle avait le bon goût de l'assortir à la couleur de son pull ou de son chemisier, ainsi qu'à celle de ses boucles d'oreille.

A tout juste vingt-huit ans, elle était un esprit brillant et ce n'était pas par hasard que le professeur en avait fait sa nouvelle assistante. Bardée de diplômes obtenus dans divers pays, elle maîtrisait plusieurs langues, de l'anglais au chinois. Et elle parlait en outre un excellent français, coloré d'une pointe d'accent légèrement guttural qui lui donnait un charme fou.

Sa présence irradiante intimidait la plupart des hommes, qui rosissaient et bafouillaient en sa présence, impressionnés par sa beauté froide et l'intelligence vive qui transparaissait dans son regard à l'azur foncé.

Le capitaine Laval était de ceux-là. Cet homme rude que rien, ou à peu près, n'effrayait se faisait tremblant à la simple perspective d'une conversation avec mademoiselle Johansson, pour qui il nourrissait de toute évidence un fort sentiment.

Et à cette minute, il aurait voulu se couler dans un trou de souris pour ne pas avoir à affronter son regard après cette humiliante défaite.

Solveig devina son trouble et, avec gentillesse, elle chercha aussitôt à le mettre à l'aise :

« Je suis désolée, capitaine ! Je vous ai déconcentré. »

Le regard tombant sur ses chaussures, il balbutia :

« Oh... Appelez-moi Michel ! »

Sans oublier de lui adresser un sourire aimable, elle se tourna vers Antoine, Jacques et Colin qui était en train de renfiler son pull.

« C'est vous que je venais voir, les garçons ! Le professeur aimerait vous montrer quelque chose. »

Leurs yeux s'arrondirent. Depuis que Jourdan leur avait octroyé le droit de pénétrer au château à leur guise, il ne

manquait pas de leur faire partager ses découvertes. Et ils s'en faisaient un régal à chaque fois.

Leur repaire secret, autrefois leur lieu privé, était devenu un bâtiment grouillant de vie, arpenté par les pas studieux d'une équipe internationale de jeunes et talentueux scientifiques.

Au lieu d'évoluer comme avant parmi les vieilles pierres délabrées avec leurs seuls rêves en bandoulière, ils virevoltaient aujourd'hui parmi les appareils de haute technologie, entourés d'une nombreuse communauté de blouses blanches dont ils observaient minutieusement les expérimentations avec une curiosité gourmande.

Il arrivait qu'ils ne voient pas leur hôte pendant plusieurs jours, occupé qu'il était à ses calculs, ses tests et ses expériences. Puis, il les faisait demander et leur révélait alors les progrès qu'il avait accomplis dans l'intervalle.

Bien souvent, ils étaient déçus. Malgré sa voix enjouée et son enthousiasme débordant, le professeur n'avait la plupart du temps à leur présenter que des perfectionnements trop techniques, trop complexes pour qu'ils en goûtent réellement la teneur.

Mais à chaque « convocation », ils demeuraient plein d'espoir que cette fois, leur vieil ami allait leur dévoiler une autre trouvaille exceptionnelle, une nouveauté aussi stupéfiante que cette téléportation qui les fascinait tant.

C'est donc avec le cœur battant, exaltés à l'idée d'une possible invention géniale, qu'ils emboîtèrent le pas de mademoiselle Johansson.

En passant devant Laval, Colin lui adressa un clin d'œil en murmurant, moqueur :

« A plus tard, Michel ! »

Narquois, celui-ci secoua la tête et répondit sur un ton ironique :

« Non ! Toi, tu m'appelles capitaine ! »



Ils n'avaient guère besoin de guide dans ce dédale familial qu'ils fréquentaient depuis leur plus jeune âge et c'est sans hésitation qu'ils cheminèrent aux côtés de Solveig jusqu'à la grande réserve.

Cette grande salle voûtée souterraine était le centre névralgique du laboratoire, le cœur du système autour duquel s'enroulait l'accélérateur de particules, ce large tuyau de métal qui s'étirait dans les couloirs et courait dans tout le ventre de la colline.

Ce cyclotron développait une énergie considérable, qu'il concentrait ensuite au niveau du catalyseur au centre de la pièce. C'était ainsi que s'ouvraient les vortex qui permettaient la téléportation.

Un peu à l'écart des consoles électroniques, le professeur Jourdan se tenait à son bureau métallique, occupé à combler de grattouilles sous le menton un petit rongeur dans une cage.

«Mignon, votre hamster ! dit Colin en arrivant.

— Ce n'est pas un hamster, c'est un cochon d'Inde, rectifia Jacques. Qu'on appelle aussi un cobaye.

— Un cobaye, en effet ! renchérit Jourdan. Et ça tombe bien, c'est exactement ce qu'on lui demande. »

Il eut un petit rire dans sa barbe, fier de son bon mot. Mais la plaisanterie échappa complètement aux adolescents qui le regardèrent interloqués.

« De nous servir de cobaye, je veux dire ! », tenta-t-il d'expliquer.

Face au peu d'enthousiasme général, il secoua la tête avant de passer à autre chose. Rien n'entamerait sa bonne humeur aujourd'hui et il brûlait de montrer à ses invités perpétuels le fruit de plusieurs jours de recherches intensives.

« Je dois avouer que j'ai beaucoup gagné en perdant François Milan ! Car figurez-vous que mademoiselle Johansson n'est pas une simple assistante. C'est un génie scientifique, une véritable pépite ! »

La jeune suédoise baissa les yeux et ne put s'empêcher de rougir de ce compliment flatteur, reçu d'un homme qu'elle admirait profondément.

« Grâce à son aide et son travail acharné, nous avons découvert une nouvelle application à notre vortex. Enfin, je crois... »

Il se leva, saisit la cage qui contenait le cochon d'Inde et alla la placer près du catalyseur.

« Mais il me semble qu'une démonstration vaut mieux qu'un long discours. Apprêtez-vous à être abasourdis ! »

Colin, Antoine et Jacques observèrent son manège avec attention et un peu d'impatience. Il leur promettait de l'inédit et ils espéraient tous ne pas être déçus une nouvelle fois.

Comme ils l'avaient vu faire si souvent, il manipula des boutons, surveilla des écrans et pressa quelques touches d'un clavier. Ils connaissaient déjà le résultat prévisible de toutes ces opérations : un vortex allait s'ouvrir.

Ce prodige fantastique, déclenché par cette machinerie sophistiquée, était désormais bien connu des trois garçons. Et même s'ils restaient captivés par le phénomène, ils n'en éprouvaient plus, bien sûr, la même stupeur qu'au premier jour.

Comme attendu, une trombe colorée naquit. Mais à présent, l'éclat lumineux qui l'annonçait n'était plus aussi aveuglant et le grondement était assourdi.

Au fil des mois, le professeur était parvenu à contenir l'énorme détonation et le flash brûlant qui accompagnaient auparavant l'éclosion du tourbillon. Plus besoin désormais de se protéger à l'aide de casques anti-bruits ou de lunettes fumées.

Le vieil homme se pencha vers la cage, l'ouvrit et poussa délicatement le postérieur du cobaye pour le forcer à sortir. L'animal s'avança légèrement et en un éclair, il fut aspiré. Le tourbillon se recroquevilla.

Jourdan se tourna vers les trois garçons avec un large sourire béat qui lui coupait le visage en deux.

« Alors, mes jeunes amis, que dites-vous de ça ? »

C'est peu de dire que leur réaction fut inexistante. Sans être blasés, ils ne voyaient pas en quoi faire traverser le vortex à un cochon d'Inde était un exploit.

« Ouais, bof ! pensa Antoine. La bestiole a été téléportée, et alors ? Quoi de différent avec d'habitude ? »

Le professeur Jourdan les regardait l'un après l'autre, comme s'il cherchait à sonder leurs pensées.

« Vous êtes en train de vous dire que tout ça n'a aucun intérêt, que tout est comme les autres fois... Et bien, pas tout-à-fait ! »

Il jeta un œil sur sa montre et se mit à décompter. Une nouvelle lueur éclata, un nouveau rugissement retentit et un nouveau tourbillon s'épanouit. Le cobaye fut rejeté et regagna l'abri de sa cage en trotinant sur ses courtes pattes, un peu affolé sans doute par son étrange expérience.

« Vous aurez bien noté que je n'ai pas touché au panneau de commande. Alors, comment ce second vortex a-t-il pu naître ? »

D'un geste de la main, il enjoignit poliment Solveig à poursuivre l'exposé.

« Et bien c'est très simple, continua-t-elle. Du moins, si l'on comprend que le vortex que le professeur a ouvert en premier faisait fonction d'entrée et que le second fait office de sortie. Nous sommes au point de départ mais *également* au point d'arrivée. Cette fois, nous n'avons pas créé un passage vers un autre lieu comme nous le faisons habituellement. Nous avons créé un passage vers un autre moment !

— Pour notre petit ami poilu, compléta Jourdan, la traversée fut instantanée. Pourtant, vous l'avez bien vu entrer il y a quelques minutes et sortir seulement maintenant. Ce qui signifie... ? Ce qui signifie... ? »

Trois mines déconcertées accueillirent la question. Ce qui paraissait si évident à ces deux brillants cerveaux, spécialistes de physique quantique, restait obscur pour les adolescents.

Jourdan lâcha la solution de l'énigme avec une voix chantante et les yeux pétillants :

« Ce qui signifie qu'il a voyagé dans le temps ! »

Puis, il ajouta en se raclant la gorge :

« Enfin, je crois...